

Les grands médiias, en Serbie

et un peu partout en ex-Yougoslavie, sont soumis actuellement à une censure sévère. Depuis le début de la guerre, environ 750 journalistes serbes ont été licenciés car ils voulaient continuer à informer leurs concitoyens sans se plier aux directives officielles qui tirent l'information vers la propagande.

Face à cette situation, des petites radios privées cherchent à rendre compte de la situation réelle dans le pays. Disposant de peu de moyens, et pour la plupart d'entre elles ayant une diffusion très restreinte (certaines sont pour ainsi dire des radios de quartier), elles ne représentent aucune menace pour le pouvoir qui du coup les laisse agir. C'est ainsi qu'à l'initiative d'une fondation militant pour la paix, (la Fondation pour la paix et la gestion des crises, créée en Suisse en 1992) deux petites radios de Belgrade, Radio 92 et Studio B, réalisent depuis l'été 1993 une émission hebdomadaire intitulée *L'Âge de raison*. Traitant sur une heure de la situation politique et économique dans le pays, elle s'accompagne régulièrement d'une séquence de 10 minutes environ durant laquelle, l'homme ou la femme de la rue livre un témoignage personnel sur la guerre. Ces émissions ont été reprises par d'autres stations en Serbie, au Monténégro, en Macédoine et en Bosnie-Herzégovine.

Un livre tiré de ces récits a été publié conjointement par un éditeur belgradois et la Fondation. *Méditerranéennes* en présente ici quelques extraits inédits en français.

UN COMBATTANT SERBE DE CROATIE

J'ai vécu et travaillé avec succès pendant vingt-deux ans. Je me suis marié, j'ai fondé une famille... J'ai épousé une femme croate, je dois le dire maintenant, même si cela n'avait pas d'importance avant. Nous avons mis au monde trois enfants que nous avons commencé à bien élever ; nous avons créé une vie harmonieuse ; ma femme a trouvé un emploi. Nous avons trouvé un appartement, acheté une voiture... Une vie normale, une belle vie au fond, je vous le dis.

Puis 1990 est arrivé, l'année funeste pour ma famille et pour moi, lorsque l'on a commencé à s'interpeller les uns les autres : qui est serbe ? qui est croate ? qui vient d'où ? Dans les rangs serbes, on a commencé à demander : qui soutient qui ? qui appartient à qui ? Et puis, notre tour est venu, à nous, les couples mixtes. Et on a commencé à créer la haine. Alors que là où nous vivions, une maison était serbe, une autre croate, et que nous nous rendions visite les uns aux autres ; à partir de cette année-là, à partir de 1990, nous avons commencé à nous craindre les uns les autres, à nous regarder d'un œil différent... Ont commencé aussi les gardes de nuit... C'était déjà une vie anormale.

Les drapeaux à damiers ont fait leur apparition, les cocardes aussi (1). Pour nous, les gens normaux, car je me considère comme normal – ce qui n'est peut-être pas le cas – ça nous étonnait, car nous savions, enfin..., on nous avait appris, du moins dans ma famille, ce qu'avait été, pendant la Deuxième Guerre, le drapeau à damiers, et ce qu'avait été la cocarde.

Je ne pouvais pas supporter ça, même si, pour protéger ma famille, je devais faire les gardes de nuit, aller dans les villages croates pour épier, pour chercher, pour... Et puis, quand la guerre a battu son plein, j'ai dû amener ma famille et ma femme ici, en Serbie, c'est-à-dire au cœur du nationalisme grand-serbe.

(1) *Le drapeau à damiers a été utilisé par les nationalistes croates (les oustachis) pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a été repris par le gouvernement de Tudjman avec de légères modifications.*

La cocarde a été l'emblème des partisans du mouvement monarchiste serbe (les tchetniks) pendant la Seconde Guerre mondiale.

Et voilà, nous sommes toujours ici, nous arrivons à nous débrouiller, mais nous serons peut-être obligés de chercher notre place ailleurs sur terre, de chercher notre pain dans un endroit plus tranquille...

Il y a eu aussi ce jour de janvier 1992... Nous avons lancé l'assaut contre un village d'où nous devions partir ensuite pour attaquer un autre village, qui se trouvait être celui de ma femme. Et moi, le combattant, je suis parti pour tuer le grand-père, ou l'oncle, ou la grand-mère de mes enfants ; de l'autre côté, probablement, ce même grand-père ou ce même oncle devait, je dis bien « était obligé » de partir lui aussi pour me tuer... Ce fut un choc terrible pour moi et j'ai vu mes enfants dans mes yeux, j'ai vu leurs larmes ; je les ai vus regarder comment leur père ou leur grand-père allait se battre, tirer l'un contre l'autre... Ce furent des journées horribles, horribles ; mais j'ai vu aussi que nous étions choisis délibérément pour aller dans ce village et combattre... Pour moi, j'étais là car on savait très bien que j'avais épousé.

Nous devions tirer, car il y avait tout le temps des gens derrière nous, des gens bien formés, qui nous suivaient pour voir qui allait tirer sur qui et sur quoi, peut-être pour m'exécuter si je ne tirais pas, si je ne visais pas bien... C'était une nouvelle page de l'Histoire qui s'écrivait là, une histoire qui m'était restée inconnue durant les quarante-cinq ans de ma vie, une histoire qui n'avait pas été écrite dans nos manuels, que l'on ne nous avait jamais enseignée. Car nous apprenions tout autre chose. Quant au futur, ce qui se passera et comment, ce sont probablement les générations à venir qui l'apprendront, car moi, jusqu'à aujourd'hui, j'ai pris je ne sais combien de boîtes de tranquillisants et je suis toujours en traitement.

J'ai de terribles problèmes de comportement.

Me voilà ici, maintenant. Un peu perdu. J'erre, je cherche et je ne sais pas ce que je cherche... Je voudrais trouver la paix quelque part, mais je ne la trouve nulle part.

Nous traînons dans Belgrade. Nous avons réussi à avoir un logement, mais pour 150 deutschemarks. Ma femme fait de l'intérim comme ouvrière. Elle gagne 40 à 50 millions de dinars, et moi-même je travaille comme ouvrier ; je porte des sacs et des choses comme ça, pour 30 à 40 millions de dinars.

[*NDLR. Cette somme représente environ 15 deutschemarks – 50 francs français.*]

Ces 150 DM, il faut donc les trouver. D'autant que je n'ai rien pu ramener de la République serbe de Krajina. Là-bas, je n'ai pas su faire de contrebande, ni trafiquer avec les armes ou les munitions, pour les vendre aux Musulmans, ou à je ne sais qui, pour gagner de l'argent. Je ne savais pas le faire. Et maintenant, me voilà ici, en mauvaise santé, sans moyen d'existence, sans logement à moi... sans même pouvoir acheter des bonbons à mes enfants...

Tout simplement, sans vie.

UNE MÈRE MUSULMANE

Nous sommes très nombreux à nous sentir yougoslaves. Mais nous n'osons pas le dire. Et maintenant nous en sommes réduits à nous prononcer en fonction de l'origine de notre nom.

Je garde un souvenir horrible de mon premier aveu – « aveu », quel triste mot ! – lorsque, pour la première fois de ma vie, j'ai dit que j'étais musulmane. Cette fois-là, je l'ai dit à mon fils de 5 ans à qui il fallait expliquer que les Musulmans ne sont ni plus sales, ni plus laids, ni pires que les autres peuples.

Comment ça s'est passé ?

Mon fils fêtait son anniversaire et voulait inviter des amis. Naturellement, j'ai cité le nom des enfants qui devaient venir. Et parmi eux, j'ai mentionné Muhamed. Mais mon fils m'a dit : « Non, maman, pas Muhamed. » J'ai été surprise. J'ai cru que, peut-être, ils s'étaient querellés. Il a ajouté : « Pas Muhamed, il est musulman, nous ne l'inviterons pas. » J'ai dit : « Comment le sais-tu ? » Il a répondu : « Les enfants de la cour me l'ont dit.

– Mais, qu'est-ce que cela change, s'il est musulman ?

– Maman, les Musulmans sont sales, je ne jouerai pas avec lui et je ne l'inviterai pas à mon anniversaire. »

Quand j'ai essayé d'expliquer à mon fils que sa « mamie » était musulmane, que sa chère « tatie » était musulmane, que moi aussi, sa mère, j'étais musulmane, il a fondu en larmes...

Il a dit : « Ils peuvent tous être musulmans, sauf toi. » Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai embrassé, et puis j'ai commencé à lui expliquer. J'ai dessiné la carte de la Yougoslavie, avec nos républiques, je lui ai expliqué quels peuples y vivaient ; je lui ai

dit que le fait que telle ou telle personne appartienne à tel peuple était sans importance, que nous étions tous des êtres humains et que nous n'avions pas la moindre raison de nous haïr à cause de notre appartenance ethnique...

C'était horrible. Pour la première fois, j'étais amenée à dire que j'étais musulmane. Alors qu'aujourd'hui encore, trois ans plus tard, je me sens toujours yougoslave...

Mais maintenant, on ne peut se déclarer yougoslave nulle part. Ça a commencé d'abord en Bosnie. On nous disait : « Non, tu n'es pas yougoslave, tu appartiens à tel ou tel peuple. » Et puis, lorsque je me suis réfugiée en Allemagne avec ma famille, les Allemands, eux aussi, ont adopté le même modèle. « Si tu es yougoslave, c'est que tu appartiens à une Yougoslavie nouvelle et terrible, à une Serbie terrible. » Et si tu insistes pour rester yougoslave, tu peux être privé de ta carte de séjour. Ou bien, on ne te demande même pas qui tu es. Si tu es né à Sarajevo, tu es bosniaque et on n'en parle plus.

Je suis née à Sarajevo, d'une vieille famille musulmane, une famille dont les membres ont toujours été religieux sans jamais être nationalistes. Mon mari est issu d'une famille orthodoxe monténégrine, une famille qui sous l'influence de ces jeux politiques atroces, a été conduite à se déclarer serbe ; une famille honnête, gentille, accueillante. Mon mari et moi, nous nous sommes retrouvés, à ce moment-là, dans une situation si folle qu'il n'existait plus aucun endroit où vivre normalement. Et pas seulement à cause de la guerre en Bosnie-Herzégovine. Quelle armée fallait-il rejoindre ? Sur qui fallait-il tirer ? Tirer de Sarajevo sur des parents et des amis à Pale, sur les chers mamie et papi de mes enfants ? Ou bien, de Pale et des collines environnantes, tirer sur de chers amis à Sarajevo, sur ma mère, ma sœur ? ... Partir était la seule solution.

Quelques jours seulement après le début de la guerre à Sarajevo, l'armée musulmane a fouillé notre appartement et celui de mes parents car mon beau-fils était un Serbe de Pale. C'étaient les « bérets verts ». Et un ou deux mois après le début de la guerre, ma belle-mère entendait ses chères voisines lui dire : « Mon Dieu, regarde ce qui t'arrive, avoir ta propre belle-fille comme pire ennemi. »

Toute ma famille est restée à Sarajevo, ma mère, ma sœur. La famille de mon mari, bien évidemment, est toujours à Pale.

C'est horrible, car ce sont là deux mondes opposés. Et il est incroyable que dans un si bref délai, alors que 14 kilomètres seulement séparent Sarajevo de Pale, un mur infranchissable se soit érigé entre des hommes et des femmes qui vivaient si bien ensemble, qui s'aimaient véritablement, je le sais...

Et nous, aujourd'hui, nous recevons des lettres de Sarajevo et de Pale. Ceux qui les écrivent se saluent mutuellement en passant par nous qui sommes réfugiés en Allemagne.

UNE RÉFUGIÉE SERBE

J'ai quitté Mostar avec l'aide d'amis croates et musulmans qui m'ont aidée, entre autres choses, à survivre pendant les huit mois que j'ai passés là-bas. Tantôt ils m'apportaient à manger, tantôt ils me protégeaient comme ils le pouvaient, mais ils le faisaient toujours avec une telle simplicité, en souvenir de toutes ces années passées ensemble, que je n'ai jamais senti que leur regard changeait du fait de ce qui se passait à Mostar. Malgré la perte de parents proches, malgré les viols et les maisons brûlées, ils ne m'ont jamais tenue pour responsable de tout ça.

Aujourd'hui, je n'ai plus de maison, je ne suis pas sûre de retrouver la mienne. Ce passé dans lequel j'ai vécu est-il bien réel ? Quant à l'avenir, je n'ose même pas y penser... C'est pourquoi, moi non plus, je ne condamne aucun peuple. Je n'ai de haine envers personne. Je pense que les gens devront comprendre un jour que ce sont des individus précis qui ont agi en bien ou en mal et non pas tout un peuple.

Après mon arrivée en Serbie, je n'ai pas voulu parler d'une façon qui aurait probablement fait monter ma « cote ». En disant que les Croates et les Musulmans perpétreraient un génocide, et que les Serbes étaient tous naïfs ou innocents. Je me suis alors retrouvée en face d'un grand mur. J'étais très mal à l'aise. En écoutant les nouvelles et en lisant les journaux, je me suis dit que personne ici ne voulait admettre la vérité. Plus tard, lorsque j'ai rencontré quelques uns de mes amis – ça a d'abord été les « Femmes en noir » (2) qui, avec quelques autres, essayaient

(2) « Les Femmes en noir » est une organisation internationale de femmes qui s'opposent à la guerre. Des groupes existent partout dans le monde et notamment à Belgrade.

de faire entendre la vérité – je me suis sentie mieux.

Maintenant, j'ai des amis autour de moi et je ne pense plus du tout, comme lors de ma première rencontre avec Belgrade, que cette ville refuse de voir la vérité en face. Belgrade est simplement une ville à qui l'on cache la vérité.

UNE VEUVE À BELGRADE

Je n'ai personne pour prendre en charge mes enfants. Mon mari, Sreta Zivkovic, a été tué. Il était serbe, voyez-vous.

J'ai trois enfants et je suis obligée de faire la manche pour les nourrir seule. Je reçois 20 dinars, 25 kilos de farine et un colis qui contient 2 shampoings, 1 dentifrice, 1 brosse à dents, 3 kilos de lessive, 3 à 4 conserves, du papier hygiénique. Il y a aussi de quoi se raser mais je n'ai plus d'homme à la maison.

À l'époque où nous pouvions travailler, où nous étions libres, nous étions dans les aciéries. Nous avons passé sept ans à Knin, au dépôt. Là, on travaillait pour gagner un peu pour nos enfants, pour être à l'aise. Mais, petit à petit, mon mari a commencé à être très bouleversé de voir son peuple traité ainsi... Quand ils ont annoncé à la télé : « Détournez-vous de l'écran ! » – je ne sais pas si vous avez vu cela, ils recommandaient de nous éloigner de l'écran lorsqu'ils montraient ces cadavres – et bien lui, il avait du mal à le supporter, alors il s'est dit : « Je pars défendre mes enfants, mon pays, ma république, et si je meurs, je meurs. »

Je l'avais prévenu : « Sreta, tu n'es pas mobilisé, tu n'as pas besoin de partir, les enfants dépendent de toi. » Il m'avait répondu : « Je partirai défendre mon pays, mes enfants ; si je meurs, je meurs. » Il se tenait toujours au courant de ce qui se passait. À l'époque des éditions spéciales du journal télévisé, l'hiver dernier, il pouvait rester toute la nuit à les regarder. Moi, j'essayais de l'en dissuader. Je lui disais : « Ne fais pas cela, nous avons trois enfants. »

Je ne sais pas s'il était préparé à la première balle, à être touché ou tué. Il a simplement dit : « Peu importe que ce soit les Croates ou les Musulmans. En tous cas, je vais partir... Si je reviens, tant mieux, et si je ne reviens pas, ce ne sera pas de ma faute. »

Je l'écartais de la télé. Mais de lui-même, il se mettait les nerfs à vif. Alors, quand on a commencé à raconter ces histoires

sur Manda qui arrachait les yeux et je ne sais quoi, quand il a vu ça, il a dit : « Faut-il que je laisse une femme massacrer nos enfants, alors que moi, l'homme, je suis là à manger et à boire ? Non ! »

Il n'a rien mangé pendant vingt jours. Il buvait seulement du café et il fumait. Et il ne pensait qu'à ça : comment il allait partir, et comment ça se passerait. Je lui ai demandé plusieurs fois : « Pourquoi es-tu comme ça, pourquoi ça t'intéresse tant ? » Il répondait : « Pour me venger des Croates et des Musulmans. » J'ai dit : « Ce n'est pas important, tu ne peux rien faire tout seul. » Mais je n'ai pas pu le dissuader.

Après, j'ai suivi un traitement. J'ai été hospitalisée à Mitrovica, en neuropsychiatrie. Je prends des médicaments pour les nerfs. Quand ils sont venus m'annoncer la nouvelle qu'il était mort, je suis venue à Belgrade pour l'identifier... Je n'en revenais pas... Quand je l'ai vu, il n'avait plus d'yeux. Il était complètement mutilé. Là, il y avait une rose... Je ne peux pas... Là, ils lui avaient dessiné une rose... Je ne peux plus...

Je n'ai pas de véritable maison. J'habite sous terre. Ma fille me dit tout le temps : « Hé ! Maman, si papa était en vie, ce serait différent. » Car de son vivant, je ne faisais pas la manche. Et puis, elle me dit : « Si papa était vivant, on ne souffrirait pas comme ça. » J'essaie de les épargner au maximum. Ce n'est pas un problème. Aujourd'hui je mendierai 10 dinars, pour qu'ils aient du pain et du lait. Le petit tête encore, l'autre a 2 ans et demi. C'est tellement difficile pour moi. Je ne sais pas quoi faire avec ma vie. J'avais envie de me tuer.

UN MUSULMAN SOUHAITE RETROUVER SON AMI SERBE

Dragan était un copain qui ne m'a rien caché pendant les quinze à vingt ans qu'a duré notre amitié. Mais la guerre elle-même, et les événements qui l'ont accompagnée, ont terni cette amitié, au point qu'un jour, j'ai été amené à refuser de boire un café avec Dragan. Pour la simple raison que, lorsqu'il m'a invité à boire le café, à la façon dont il me parlait, j'ai senti intuitivement qu'il voulait me dire qu'il était obligé de faire quelque chose contre son gré. Dragan a baissé les yeux. Il ne me regardait pas. Quand j'ai refusé, il a insisté pour que je m'assoie. Je lui ai dit : « Dragan, tu n'as aucune raison de prendre un fusil

maintenant... Si tu dois t'enfuir, fais-le, tu en as les moyens. » Pourtant, il insistait. Et moi, je savais ce qu'il avait à me dire et que je ne voulais pas entendre. Je suis parti et nous ne nous sommes plus jamais revus.

Dragan fut mon élève. Je lui ai proposé qu'on reste ensemble. Qu'on partage le même sort. Il m'a répondu : « Avec tout le respect dû à ton âge, je ne pense pas que ce soit le moment pour ce genre d'idées. S'ils nous trouvent chez toi, ils te tueront d'abord et moi ensuite. Chez moi, ce sera l'inverse. Nous perdrons nos têtes tous les deux. » J'ai haussé les épaules, je n'avais pas de réponse. Et l'histoire s'est arrêtée là.

Les premières nouvelles que j'ai reçues de Dragan me faisaient comprendre qu'il était en Hongrie, ensuite j'ai entendu dire qu'il était en France et, dernièrement, qu'il était à Belgrade. Il est toujours mon ami. Absolument. Je pense que Dragan, lui aussi, s'il m'entend ou si on lui rapporte ce que je dis, se sentira exactement comme moi en ce moment... C'est-à-dire triste... Nous nous retrouverons l'un l'autre. Nous nous assoirons, nous boirons un café, nous échangerons nos points de vue, sur tout et sur rien. Je ne pense pas que les liens se rompent si facilement. Parce que je suis convaincu que Dragan mène la même bataille que moi – contre l'époque dans laquelle nous vivons et les gens qui en sont responsables. Bien sûr, il mène cette bataille en lui-même, car je ne pense pas qu'il souhaite de vraies batailles.

J'ai été enfermé dans trois camps. C'était pour être dissimulé à la Croix rouge internationale. J'ai eu des problèmes dans le camp, des problèmes de santé, dans des conditions qui sont probablement pires que pour le bétail. Moi, j'avais peut-être un demi-mètre carré pour moi. Même le bétail a un peu plus d'espace. Au début, j'ai été enfermé dans un camp où il faisait une chaleur infernale. Sans nourriture, sans eau, sans air, pendant plus de soixante-douze heures. C'était difficile, mais ce qui était le pire, c'était de regarder autour de moi et de constater qu'un seul peuple était regroupé, une seule nation, avec un seul type de noms, un nom qui n'est pas recommandé dans la situation actuelle. Je ne peux vraiment pas imaginer la vie d'un seul côté, toujours du même côté...

Dans le deuxième camp, il y avait des combattants qui revenaient du front et tous les jours, ils inventaient des horreurs contre nous. Personnellement, je n'avais plus peur, car de toute

façon, c'était tellement dur de vivre. Même aujourd'hui, peut-on trouver la réponse à la question : « Pourquoi ? »

Le troisième camp était, lui, entouré de barbelés, sans aucun objet, sans le minimum pour survivre, ce qui a aggravé ma maladie.

Certains de mes compagnons sont toujours dans le camp. Je n'ai pas de nouvelles d'un de mes frères ni de sa femme. Je ne sais pas grand-chose sur des parents plus éloignés... J'ignore ce qui est arrivé à ma sœur et à mon gendre... Je sais que le fils de ma sœur a succombé dans un camp et je sais que ma mère a également disparu. Je sais que certains autres cousins, eux aussi, ont été tués. Quelques uns ont été jetés dans la Neretva. Mais j'ignore encore beaucoup de choses.

M. NIKOLA BULATOVIC, NOVI SAD

Lettre ouverte d'un journaliste à la retraite

Le seul réconfort pour nous tous qui traversons ce cataclysme, c'est d'être témoins de ce qui arrive. Cependant, nous ne pouvons pas éviter de nous poser la question : nos descendants nous croiront-ils en découvrant les messages que nous leur léguerons de cette époque où seul le chaos fonctionnait à merveille ? Espérons que ce temps des loups ne s'étende pas jusqu'à eux, en leur faisant découvrir des morsures sur leur propre peau.

Il est peu probable que les générations futures puissent croire que nous avons vécu à une époque où le prix de tout augmentait d'une heure à l'autre, tandis que celui de la vie baissait en proportion. Une époque où, dans les trains, on enlevait les passagers pour les amener là d'où on ne revient pas. Une époque où, en Serbie, les gros chiens et les hommes et les femmes maigres pullulaient ; une époque où, de Belgrade, on envoyait la nourriture aux affamés de Voïvodine, ce grenier de la Serbie. Cet hiver, le record de la décennie a été battu à la station de ski à Kopaonik. Sept mille riches y ont séjourné la semaine dernière. Mais, au même moment, des dizaines de milliers de désespérés fouillaient les ordures pour assouvir leur faim. C'est une époque de fausse monnaie et de désespoir, de longues queues affolantes et nerveuses, qui s'étirent de jour en jour, telle une année aride. En même temps, le pays engendre une nouvelle classe de voyous

et de criminels, qui verraient le retour à l'état de droit comme leur défaite. Le mensonge inonde tout, la fraude est un mode de vie, tandis que le pouvoir n'a aucune obligation envers son peuple dans ce pays adoré des crapules qui accueillent la guerre comme leur frère. De temps en temps, pour s'amuser, ce pouvoir permet au peuple de l'élire encore une fois pour confirmer que tout va bien. « Tout va bien pour les retraites », affirme le présentateur à la télévision. Seulement, il n'y a pas d'argent pour les payer. Tout va bien aussi pour tous ceux qui refusent de recevoir une pension d'un demi-deutschemark. Preuve qu'ils peuvent exercer leur droit de citoyen ! Tout va bien encore, pour les épargnants grugés car, comme ces messieurs de l'Assemblée nous l'ont expliqué, ce n'était que des affairistes cherchant un profit facile. Tout va bien, toujours, si un certain M. Djordjevic emballe les colis à Belgrade au nom des retraités depuis deux mois déjà, car lui et ses acolytes savent mieux ce dont les misérables ont besoin que les misérables eux-mêmes. Il est aussi parfaitement normal qu'un tel État doute de votre honnêteté, si, au bout de plusieurs mois de retraite à 1 deutschemark, vous êtes encore vivant et que vous vous plaignez par dessus le marché ! Sinon le Premier ministre Kontic pourra toujours abolir le peuple par décret. De même, pour reprendre le langage officiel, les sanctions internationales injustes qui nous frappent sont incontestablement le seul et véritable refuge par lequel le pouvoir actuel subsiste. Le patriotisme se mesure à l'aune de notre capacité à résister aux sanctions. Si, comme ils le disent, vous ne les supportez pas avec dignité, vous êtes un renégat et un traître. Impossible, aussi, d'échapper à l'étiquette de traître lorsque vous vous demandez : était-ce vraiment les Nations-Unies qui ont interdit de transporter 10 kilos de farine ou 1 kilo de sucre de Serbie au Monténégro ? Le contrôle policier au passage entre la Serbie et le Monténégro, est-ce pour notre bien ou pour notre mal ? Pourquoi au Monténégro, même à l'époque des grandes vacances, ne pouvez-vous pas acheter du pain si vous n'êtes pas citoyen de cette République ? À quelle époque pensez-vous à la vue des écriteaux placardés dans les stations-service annonçant qu'il n'y aura de l'essence que pour les véhicules prioritaires ? Que vous rappelle le fait que, depuis l'introduction de la taxe pour passer la frontière, les queues sont beaucoup moins longues et le travail des douaniers est rendu plus facile ? Nous soucions-nous des

citoyens ou des douaniers ? Est-ce le Conseil de Sécurité qui a aboli la vente légale du tabac, du sel, de la lessive, de l'huile et d'autres vivres ? Comment s'appelle ce pays où l'on ne peut acheter du papier toilette avec des dinars ? Est-ce encore une vraie monnaie, si avec un billet à cinq chiffres vous ne pouvez rien acheter du tout ? Ce pays d'où les gens peuvent disparaître sans laisser de trace, d'où ils s'enfuient sans crier gare, est-ce un État ? Alors, demandez-vous, qui peut être traître dans un tel pays, ou, plus précisément, qu'est-ce qu'un homme normal peut y trahir ? Réfléchissez-y comme à tout ce qui vous tracasse ?

Et peut-être que vous trouverez des réponses, malgré les « sanctions injustes ».